

What's a Negro ?

« Ha ! Très grands arbres du langage peuplés d'oracles, de maximes et murmurant murmure d'aveugle-né dans les quinconces du savoir. »
Vents. Saint-John Perce.

Dix ans nous séparaient, et c'était assez, au sortir des études, pour développer avec Jean Cooren une fraternité choisie et découvrir les chemins de la psychanalyse et de la vie adulte.

A Lille, la neurologie de jadis régnait en maître, mais se propageait, dans ces années 70, les découvertes freudiennes. Elles cheminaient souterrainement, d'abord, plus ouvertement, ensuite, toujours à la marge. Et cela avait aussi pour moi, comme un parfum initiatique. Dans cette atmosphère entêtante, absorbé par ma propre quête, j'étais bien loin de saisir ce qui faisait l'originalité de sa personne, et encore moins, la singularité de sa pensée.

Je pus faire appel à son soutien chaleureux pour mes débuts en psychanalyse et partager ensuite d'autres aventures : le développement du Bureau d'aide psychologique de Lille, la participation à la vie de l'Association Patou.

« Oh ! Combien de marins, combien de capitaines ... »

Revisiter ces débuts c'est soulever bien des énigmes, mêler histoires et transferts.

C'est aussi relancer l'interrogation la singularité de sa pensée, de sa démarche, tant elles m'étaient obscures, quand elles ne m'irritaient pas.

Et, années après années, nous devenions voisins, nous nous rencontrions sur nos lieux de vacances...

Mais pour boussole, sur l'onde obscure, il nous a laissé deux livres, réunissant, de façon raisonnée, une grande partie de ses publications éparses.

Notre lecture mettra l'accent sur le premier : « L'ordinaire de la cruauté. »

Dans ce livre, avec toutes les précautions possibles, il nous parle d'humanité, avec, au cœur, le mal et le malheur.

C'est un apport précieux à la compréhension de ce que Freud a développé dans son « Au-delà du principe de plaisir. »

Il y envisage la psychanalyse au service de ce long travail de culture. Pas en les sacralisant, mais en les apprivoisant pour pouvoir les parler. Accueil et engagement.

C'est sur ce chemin qu'il y fait se croiser psychanalyse, littérature et philosophie

.

Glissements, croisements, emprunts, hybridations, nous sommes issus de tout cela.

Nous partirons de Faulkner, de la lecture qu'en fit Jean, et que nous refaisons avec lui.

Il mit des années à parcourir son œuvre en tous sens : romans, poèmes, correspondance, biographies, critiques et exégèses.

Tout un matériel dont atteste sa bibliothèque, qui explore les prolongements dans les caraïbes et le monde afro-américain. Et comme point d'orgue (ou d'ogre, si l'on préfère), la somme d'Edouard Glissant « Falkner, Mississippi » 1996.

N'avait-il pas rendu visite au pays de Falkner, à Oxford, à OwardOaks sa propriété ! (Nous pouvons nous le représenter en suivant le récit que Glissant fait de ce même pèlerinage).

Voici un Comté où Oxford devient Jackson, et prend le nom de Yoknapawpha. La carte s'en dessine peu à peu, au fil des histoires, des recoupements dans le temps et l'espace, au fil des errances. Et à ses confins, son au-delà, nous nous heurtons à une guerre passée et toujours à l'œuvre : la guerre dite de Sécession (1861. 1865. Guerre civile entre les états du nord, abolitionnistes et le sud, esclavagiste, conflit qui fait suite à l'élection de Lincoln). Le Comté, et donc le Mississippi, ses plantations et son système esclavagiste sont les perdants. Voilà le lieu habité par des familles entières, des Blancs cherchant à maintenir leur rang, hantés de gloire passée, et des Nègres, comme des ombres, subissant et incarnant le malheur. Pas encor un chœur tragique, puisque sans voix. Dans ces récits au bord du drame, c'est l'écriture même qui joue son existence et passe de main en main pour sortir du chaos (« Le bruit et la fureur », « Absalon, Absalon »).

Les négres, immobiles, sans âge, ne changent pas. Ils sont tenus à l'écart de cette damnation du fait de leur statut de « choses ». (La libération n'a rien arrangé). Dans le récit ils ont pour fonction primordiale de porter la souffrance, d'incarner la douleur sans en rien savoir eux même. Et on sait bien comment elle résiste à tout traitement, anhistorique et inexpugnable : ça s'endure !

Face aux mutations de la guerre civile et aux suites imposées aux vaincus, les Blancs n'ont pas été les seuls à être cruellement violentés. Le traumatisme a laissé les noirs dans un désarroi d'un autre ordre, les ramenant à la dérégulation du temps de leur réduction en esclavage. Les fantômes rodent alors de tous côtés. Pour rendre compte de ce théâtre de chair et d'ombre, lui laisser le temps de prendre consistance de récit, Faulkner dut inventer des formes d'écriture (au sens commun et Derridéen) qui puisse les débusquer : courir de son écriture oblique, incertaine et souvent répétitive, pour ne pas les effrayer, ni trop les dépayser. Ecrire et chasser, à la fois.

Mais les récits faulknériens sont sans fond, et nous sommes nombreux à nous y égarer, à céder à l'ivresse du vertige. Se joindre à la chasse, user de la cruauté, lui trouver des mots, et pouvoir en marquer le papier ? A fréquenter Faulkner, c'est l'écriture de Jean Cooren qui se modifiait, autant que son rapport à l'écriture : ce qu'on peut y déposer, en attendre pour soi-même où autrui. Puis-je, ici, faire un rapprochement avec le recourt aux modelages de Gisela Pankow ? Peut-on en attendre des remaniements des « croyances » d'un sujet ? Ce fut leur pari !

Tentatives pour saisir l'écriture des traumatismes et leur donner forme, sans exclusion de faire place à la sexualité, et c'est une rude tâche pour Faulkner et son héritage puritain. Bien sûr, incestes et meurtres se glissent dans ses histoires, sous des couleurs picaresques, débordant à la marge la malédiction du pays et son désir de se perpétuer. Où sont donc le sujet et son objet sur la carte ? Je me souviens de cette scène cocasse des « Invaincus ». Le jeune héros, Bayard Sartoris, douze ans à peine, vient de faire le coup de feu contre les envahisseurs, pour se réfugier, avec Ringo, son double noir, sous les jupes de sa vénérable grand' mère. S'il entend, de sa cachette, les admonestations du colonel yanckee, il ne dit mot. Il découvrira, plus tard, que ce dernier n'était pas dupe du stratagème.

Levées des illusions, embrouilles autour des désirs et des angoisses de castrations, voilà posées quelques pièces du puzzle. Le récit se tisse peu à peu, dans ce pays désorganisé par la guerre où chacun se débrouille, ménageant sa survie, ses convictions, son devenir.

Evoquer Gisela Pankow, souligner des similitudes avec le travail de l'analyste - ce qu'il peut retenir d'avoir côtoyé Faulkner quelque temps - c'est une sorte de méfiance pour la linéarité, la dite compréhension qui valorise le sens et en écarte la trace. Invention, ou retrouvaille d'une position de lecteur qui respecte l'analysant en lui au travail. Quoi qu'il en soit, nous nous rappelons que Faulkner a eu à se défendre d'avoir inventé un monde auquel il aurait donné la vie (ou d'avoir été inventé par lui), pour se donner l'illusion de la grandeur. Et cela résonne comme le rappel, qu'affectionnait Jean Cooren, que l'analyste ne peut se recommander que de sa position d'analysant, une fois quitté son fauteuil.

Mais, pour Faulkner, la tâche est sans borne, à errer tragiquement sur les bords du précipice, à défendre sa terre et ce qui y adhère encore de restes coloniaux, à approcher la descendance sans métissage, lui reste l'amertume des (sur)vivants.

Quant à nous, il faut nous y résoudre, nous n'aurons pas tout lu de notre auteur, resteront les regrets. S'il est un temps pour lancer la bobine, plonger dans cette œuvre polyphonique et y trouver le risque - la jouissance - de s'y dissoudre, il faut envisager le retour et battre le rappel.

Faulkner s'éloigne et nous songeons, nous écrivons aussi. Autrement ?

Revenu de notre errance, en compagnie de notre ami, comme Sancho au côté de son maître, nous l'avons souvent senti nous tirer par la manche. Il nous rappelait des moments d'échange, dérangeait notre lecture, notre folie livresque.

Ainsi, nous pouvions écrire à notre tour, bien que notre avidité nous tenaillait, nous tenaille encore : ce qui nous reste à lire de Faulkner, de Saint John Perse, et puis Baldwin, Toni Morrison, José Saramago, Cormac McCarty, Joseph Boyden, et d'autres encore et encore.

C'est lui qui nous exhortait à prendre en compte les pulsions, d'oser l'hypothèse de la pulsion de mort, l'accueillir dans le transfert pour l'y mobiliser. Car ces lectures supposent ce compagnonnage, porté par les échos de nos échanges, les fragments de nos histoires, et, ce qu'il appelait des fantômes (avec Abraham et Torok puis avec Derrida). Une présence parfois très marquée, comme obsessionnelle, et à d'autres moments si légers, comme si l'on passait de la pluie soutenue à un voile de brume. Et, par moment, relever les apories, c'est une façon de reprendre souffle.

Ecriture, souvenirs, comment la colonisation et ses malheurs ont bien pu le toucher, et aussi nous toucher ? Son expérience algérienne m'était accessible. C'était de longs récits de ses aventures de coopérant, de ses échanges avec ceux qui devenaient « indépendants », paysages et langue explorés. Bien plus tard je compris combien ses engagements, nés pendant sa vie étudiante, étaient antérieurs à sa rencontre avec le pays, marqués par cette guerre. C'était le départ de toute une classe d'âge, qui découvrait la guerre et le colonialisme. Chassés du confort de la Métropole, ils ressentaient durement la rupture des promesses de paix qu'avait soutenu la génération précédente. C'était brutal et cruel, à la fois. Et en même temps, le décalage opérant, me revenait quelques images, intrigant et dérangeant l'adolescent que j'étais à cette même époque : les discours de Gaulle, les attentats de l'OAS, le putsch des généraux. Des mots clefs, comme on dirait aujourd'hui, des images surprenantes, des émotions en famille autour de la radiotélévision. Sortir de l'innocence, ou supporter d'en être délogé, n'est-ce pas un thème faulknérien ? Bien de ses héros portent cet âge incertain avec détermination.

Mais pour faire de la décolonisation une sorte de principe vital et universalisable, mobilisant autant le psychanalyste que le citoyen, il faut sans doute aller plus loin, plus près. Se serait se pencher sur l'enfant (et peut être le négre) que nous fûmes. Oser faire l'hypothèse que nos mères, en nous introduisant au langage, y glissèrent servitude et esclavage, tant était impérieux leur désir, par elles méconnu, de gloire et de réussite (appelle-t-on cela fantôme ?). Disons que la langue se mit à véhiculer ce désir (ordinaire) à l'insu de tous. Refoulement primitif, ce pourrait être une autre formulation ? Et comme Freud dans « Au-delà du principe de plaisir », c'est notre boussole qui s'affole, la pensée s'essaye à toutes les pistes possibles, jusqu'à user du mythe : celui de la création écartait bien les mères, puisque c'est Dieu le créateur ! Le mythe était au travail quand j'entendis Jean Cooren évoquer les errances de sa famille. Il avait 3ans, c'était le début de la deuxième guerre mondiale, et partis de Calais, après quelques années dans la région toulousaine, ils se retrouvèrent à Saint Quentin, pour s'y fixer. C'était l'exode. Pareil, aussi, quand il évoqua sa sœur à la dérive. Une errance, des déplacements et une attente, à endurer et préserver, c'est très biblique, prophétique ? Dans tous les cas c'est défendu avec fougue, incarné.

Ce ton singulier résonne encore quand nous refermons « L'ordinaire. »

Respecter le lecteur cela supposait de la hardiesse à avancer hypothèse et concepts, de s'exposer dans les échanges. On sait qu'ils furent fréquents et nombreux, comme en atteste votre présence aujourd'hui.

Il m'a fallu de nombreuses lectures de « L'ordinaire », pour que s'efface le poids de l'appareil conceptuel qu'il a importé, emprunté à de sa lecture de Derrida. Libéré de cette servitude j'ai pu apprécier la polyphonie de ses attaches littéraires, philosophiques, psychanalytiques (Lectures nombreuses, mais aussi rencontres, expériences).

Comment ferons-nous pour maintenir cette foi laïque que, si bien, il incarnait ? Nous manquent sa discrétion, son respect d'autrui, mais, plus sûrement, ce sens poétique qui habitait son art des échanges vivants de la conversation.

C'est bien cela dont nous cherchons à nous souvenir en relisant William Faulkner, avec lui.

William Faulkner. 1897, 1962. Issu d'une vieille famille sudiste, marqué par le naufrage de la guerre de Sécession, est l'auteur démiurgique de la saga du comté de Yoknapatawpha. Son œuvre tisse patiemment les contours d'un Sud imaginaire, d'où surgit du sol une population entière, pour s'aimer et se déchirer, édifier et détruire. Prix Nobel 1949.

Georges Delcambre.

Aout /septembre 2018.